

LA REPUBLIQUE ROUGE

PARAISANT LE DIMANCHE, LE MARDI ET LE VENDREDI DE CHAQUE SEMAINE.

Souvenez-vous que le Drapeau rouge est le signe d'une révolution qui sera la dernière. Le Drapeau rouge! c'est l'étendard fédéral du genre humain. P.-J. Proudhon.

BUREAUX : Rue des Boucheries-St-Germain, 38. — PRIX D'ABONNEMENT POUR PARIS, UN AN 7 FR. SIX MOIS 3 FR. 50, TROIS MOIS 2 FR.

POUR LES DÉPARTEMENTS: UN AN 8 FR., SIX MOIS 4 FR., TROIS MOIS 2 FR.

S'adresser pour toute espèce de réclamation au Gérant, au bureau du Journal (franco).

Les Elections. — Le Citoyen Proudhon et M. Emile de Girardin. — Le Droit de Pétition. — Les Attroupements. — Ateliers Nationaux. — Deuxième enlèvement d'Emile Thomas. — Banquet du Peuple. — Les Prisonniers de Vincennes. — Thiers enfant de chœur. — La République de la Liberté. — Grande tristesse du Citoyen Olympio. — Petites doctrines humanitaires de nos représentants.

Les Elections.

Les élections qui viennent d'avoir lieu, ont une fois de plus mis en présence le passé et l'avenir; le passé a semblé l'emporter, puisque sur les onze candidats nommés, quatre seulement sont des socialistes.

Mais, telle qu'elle est, la liste des nouveaux représentants est une espérance pour la démocratie, et l'élection de Proudhon, Lagrange, Caussidière et Pierre Leroux doit nous consoler pleinement de celle des sept autres.

Si Raspail, Thoré, Kersausie, Cabet, les lutteurs infatigables, ont échoué encore cette fois devant l'unité du vote réactionnaire, c'est déjà cependant une grande défaite morale pour les modérés, que de les avoir laissé parvenir si près du but, que d'avoir surtout laissé arriver à l'Assemblée nationale ces quatre hommes : Pierre Leroux, travailleur et philosophe, dont toute la vie est une protestation contre l'iniquité des privilèges; Pierre Leroux qu'ils avaient incarcéré, et qui sort de son cachot bourgeois pour se relever représentant du peuple; Proudhon, cet esprit audacieux, ce logicien inflexible, ce terrible calculateur, qui en faisant le bilan de la société, est arrivé un jour à cette conclusion fatale : *La propriété, c'est le vol*; mot dont lui-même, veut amoindrir la portée, mais dont tout le monde ne veut comprendre que le sens littéral.

Et puis Caussidière et Lagrange, ces deux grands caractères; l'un, frère d'un héroïque martyr, conspirateur que toutes les tyrannies ont trouvé et trouveront prêt, banni de l'assemblée constituante par d'injustes soupçons, y rentre en triomphateur porté par cent quarante-six mille suffrages.

Et le dernier, le chevalier de la démocratie, le héros des affaires de Lyon, celui qui a reçu des mains de Louis-Philippe l'acte d'abdication.

Peu nous importe, puisque ces hommes sont élus, la nomination de Thiers, de Hugo et des autres.

La Montagne se groupera autour d'eux, et nous verrons ce que feront les frelons du guépier régentiste, quand nos représentants parleront appuyés sur le peuple.

Courage donc, vous qui êtes les vrais élus de la nation; vous qui ne devez pas votre succès aux tripotages, à la corruption ou à la peur; la république rouge compte sur vous; elle vous ordonne de vaincre.

N. B. On nous assure que les Invalides ont voté pour le citoyen Moreau, dans la conviction qu'il était fils du général du même nom. Victor Hugo a dû aussi à son chauvinisme, d'avoir beaucoup de voix dans l'armée. Personne n'ignore que le grand poète s'est proclamé jadis le *Memnon* de Napoléon. On dit qu'il a envoyé aux troupes, avant l'élection, une édition de ses Odes sur l'empereur; mais en oubliant d'y comprendre celle intitulée *Buonaparte*.

Le citoyen Proudhon et M. Emile de Girardin.

— Il le caïlait tant, ce cher M. de Girardin, il l'ama-douait, le caressait, l'appelait doucement pour ne pas effaroucher le pudique réactionnaire.

— Petit!... — Petit!...

— Cet admirable M. de Girardin!...

— Cet incomparable M. de Girardin!...

— Petit!... — Petit!...

Et il s'enfermait... s'enfermait... le Girardin coquetait,

minaudait, s'arrêtait traîtreusement — et, tout à coup, se retournant, il a mordu rudement le prophète.

— Bien touché! *Med culpa!* — Citoyen Proudhon, la vipère vous a piqué à la main. *Med culpa!*

Vous laissez aux Aimables Faubouriens le soin de relancer les épigrammes du rédacteur de *La Presse*. — Grand merci! Nos amis des faubourgs ne se compromettent pas avec le bon sens en basques de M. de Girardin. Ils ont le cœur trop haut placé, la conscience trop pure, pour descendre et s'avilir dans cette lice honteuse. Leurs rudes mains ne furent jamais habituées à remuer les vilénies de pareilles espèces : — L'odeur de corruption leur répugnait — qu'y faire?

Croyez-nous, Citoyen Proudhon, laissez là votre illusion : Pourquoi chercher à saisir ce Protée menteur? pourquoi courir après les brillants replis de ce serpent venimeux?

— Regardez autour de vous : voyez cette glorieuse phalange qui marche au combat, radieuse, pure, les yeux fixés sur le niveau trois fois saint; La foi déborde, les têtes fermentent; le cri de la guerre sociale est dans toutes les bouches; — Et bientôt le règne de la Fraternité est proche.

— Eh bien! Citoyen Proudhon, comptez, passez en revue cette armée frémissante, — car vous êtes notre aîné en Egalité; voyons, dites, M. de Girardin laisse-t-il une place vide dans les rangs des prolétaires?

— Non, nous ne pourrions pas dire de celui là : *passé à l'ennemi!*

— Jamais il ne fût des nôtres. Noble Girardin, bourgeois sans cœur, spéculateur immoral, matérialiste sans foi, arriéré! tu n'es pas digne d'être de la Canaille.

Nous conspirerons — sans lui, — avec vous; nous conspirerons la démolition des privilèges, des abus. — Nous conspirerons l'émancipation du travailleur, l'abolition du monopole; nous conspirerons le bonheur de nos frères, bourgeois ou prolétaires. — Mais, Citoyen Proudhon, gardez-vous des illusions d'optique.

Le droit de Pétition.

Le principe fondamental de la République, c'est la souveraineté du peuple.

Or, un souverain pétitionne-t-il; pétitionne-t-il surtout auprès de ses mandataires?

Non, certes; il commande; protester de sa part, protester même est une faiblesse.

Le mandat du représentant est impératif; s'il le viole, son mandant a le droit, le devoir de le réprimander d'abord, de lui retirer son mandat ensuite.

Sans doute en présence des individus, l'Assemblée Nationale est souveraine, mais devant le peuple entier elle est dans un état de sujétion absolue.

Nous défions tous les ergoteurs de la République modérée, tous les souteneurs quand même de cette idée fausse que le peuple n'a d'autre droit devant la Chambre que celui de pétition, de sortir de cette argumentation.

On nous dira : Mais où trouverez-vous le peuple, comment reconnaîtrez-vous son unicité? — C'est vrai; cela n'est pas possible avec l'organisation actuelle; mais cela doit le devenir. Et c'est précisément parce que la voix du souverain ne peut s'exprimer librement, que la République où nous vivons est un système menteur.

Que le peuple ait donc des assemblées où il vienne sanctionner les lois qu'on lui propose; qu'il ait des Forums, c'est une idée magnifique que nous avons vue il y a quelques jours dans le journal *la République*. Il faut des Forums au peuple; il le faut si vous voulez que les agitations dangereuses de la rue cessent. Mais le peuple ne peut s'abaisser à pétitionner.

Les Attroupements.

Le 22 février dernier, Paris se forme en groupes. Ces groupes stationnent autour des portes Saint-Denis et Saint-Martin.

De même aujourd'hui.

Alors la monarchie se hérissé de baionnettes contre la démocratie qui s'avance.

Quels terribles éléments de défense! Un ministère servile, une majorité sûre, 10,000 soldats, Bugeaud gouverneur de la place et la place sous la mitraille des forts.

Que fait le peuple? sans armes, sans chefs, une foule silencieuse stationne sur la voie publique devant l'akase de Delessert. Cette force d'inertie, c'est la Démocratie. La masse des prolétaires oscille un instant, avançant et reculant devant la garde du roi. Puis, cédant à un irrésistible élan, elle se jette dans la mêlée, poitrine découverte. Le peuple s'est manifesté; dans ces sublimes journées, il n'a payé sa victoire que du sang de quelques martyrs.

Et aujourd'hui!

Aujourd'hui, trois mois se sont écoulés, trois mois pendant lesquels on a glorifié ces groupes révolutionnaires de février. Que de promesses ils lui ont faites à ce peuple en son jour de triomphe! Il y a cru; on sait qu'il se nourrit d'espérance.

Mais après trois mois de misère dépensés au service de la république, la foi l'abandonne.

Il ne croit pas en Marrast, qui a fait de la France les bureaux du *National*.

Il ne croit plus en Lamartine qui a bercé ses douleurs avec des chants, et qui l'a endormi d'un fatal sommeil.

Il ne croit pas davantage aux autres avocats ou journalistes qui se sont proclamés ses élus, et sont venus se partager les dépouilles opimes.

Après avoir vu tomber, avec cette généreuse patience qu'on lui connaît, chacune des illusions dans lesquelles on l'avait entretenu il s'est demandé pourquoi on lui retirait un à un tous ceux qui l'aiment.

Pourquoi Louis Blanc outragé?...

Barbès jeté dans cet anachronisme qu'on appelle donjon de Vincennes?...

Raspail arrêté? Serait-ce la rédaction d'un journal intitulé *L'Ami du Peuple* qui lui aurait valu la perte de cette liberté dont il fut toujours l'infatigable champion?...

Pourquoi Albert, l'homme du peuple, son plus vrai représentant, aussi à Vincennes?

Il s'informe de bien d'autres choses encore le peuple. Car vous avez beaucoup agi, gouvernants, sans que sa voix se fit entendre dans vos conseils.

Or, vous lui opposez les arguments de la vieille école :

Arrêtés de police aujourd'hui;

Demain la charge à l'arme blanche;

Et puis la mitraille.

Pour appuyer ces arguments vous avez une majorité déjà formée dans votre Assemblée Nationale; des soldats bien disciplinés, et à la tête de ces soldats des chefs tout disposés à conquérir grades et titres d'honneur, fallût-il passer par le cloître Saint-Merri ou la rue Transnonain.

Les éléments ne vous manquent donc pas.

Vous semblez vouloir engager la lutte. Vos affiches de police font les attroupements; souvenez-vous que les attroupements font les révolutions.

Or, vous ne voulez pas de révolutions, vous qui êtes au haut de la roue.

Ateliers Nationaux.

Chaque jour de nouvelles mesures coercitives sont prises contre les ateliers nationaux. Tantôt c'est la liberté individuelle que nos chers gouvernants violent au nom de la république, en éloignant forcément de Paris, les ouvriers

qui n'ont pas un séjour de trois mois dans cette ville; en contraignant ceux que la nécessité pourrait décider à venir y courir les chances de la vie, à rester dans le pays où la misère les étroit. Un autre jour, c'est au nom de la moralité que les trembleurs renvoient les prolétaires; mesure hy-pocrite qui, sous un vernis de probité gouvernementale, cache une pensée hostile à l'ouvrier; puis enfin, c'est le remplacement du travail à la journée par le travail à la tâche, destiné à chasser de l'atelier le travailleur sans pain, qui, inhabile à l'œuvre qu'on lui impose, doit produire nécessairement des résultats nuls, et se voit ravir par cette escobarderie indigne, les vingt sous quotidiens que la grande famille offrait à ses fils nécessiteux.

Tout cela nous inspire des craintes profondes. Où veut-on donc conduire le peuple? Veut-on dissoudre les ateliers? Nos faiseurs de décrets, dans leur égoïsme, ont-ils oublié que la société doit le pain, sinon le bonheur, à tous ses enfants?

Deuxième enlèvement d'Emile Thomas.

On lit dans le *Courrier de la Gironde* du 6 juin :

« M. Emile Thomas a quitté notre ville hier matin, en compagnie des deux officiers de paix qui l'avaient accompagné à Bordeaux. M. Emile Thomas a pris la route de Paris. Nous ignorons si c'est par sympathie pour les agents de police de la République que M. Thomas s'en retourne comme il était venu, entre deux muets de M. Trélat, ou bien si c'est par suite de force majeure. Le premier motif, en tous les cas, ne serait pas moins étrange que le second. »

Banquet du Peuple.

Les mêmes citoyens qui défendaient, nous ne dirons pas énergiquement, mais en vrais bravaches, le droit de réunion et de banquet avant février, sont, il paraît, tout disposés à empêcher le banquet du peuple.

Dans quel sens étrange agit donc le pouvoir sur les hommes, qu'ils aiment ainsi à jouer aux tyrans, et qu'il leur fasse en un instant, démentir tout leur passé.

— Le banquet compte, dit-on, maintenant 165,532 sous-criteurs.

Les prisonniers de Vincennes.

On lit dans le *Mémorial Bordelais* :

« Nous avons trouvé dans le *Moniteur* quelques renseignements sur un nommé Martin, dit Albert. Ce citoyen n'est-il pas le même que notre ex-gouvernant provisoire, que le noble ami de Louis Blanc, aujourd'hui détenu à Vincennes? Le nom d'Albert est plus sonore que celui de Martin. Il fait mieux au bas d'une proclamation. »

« Consultez au *Moniteur* de 1841, le rapport de M. Girod (de l'Ain), au sujet du procès fait au régicide Darmès, et lisez les débats de cette affaire. »

« Vous verrez qu'on y arrêta comme complice présumé du régicide, Alexandre-Albert-Martin, dit Albert, ouvrier mécanicien, âgé de 25 ans, né à Bourg (Oise). »

« Pour l'âge, comme pour le lieu de naissance, cela ne concorde-t-il pas exactement avec notre ex-gouvernant? »

« Martin, dit Albert, était l'un des chefs d'une société des communistes; il était noté pour son excessive exaltation démagogique. On saisit chez lui une grande quantité de publications, placards et affiches communistes et incendiaires. »

« Il fut relâché, sa participation à la tentative d'assassinat faite par Darmès sur la personne de Louis-Philippe n'ayant pas été suffisamment établie. »

« Nul journal de Paris ou de la province n'a, ce nous semble, signalé jusqu'ici ces faits. Pourquoi ne nous ferait-on pas savoir au juste si le Martin dit Albert de 1840, et l'Albert de 1848, ne sont qu'un seul et même personnage? »

— Et quand ce serait le même? Pour notre part, nous l'ignorons; mais nous accepterions comme honorable cette action du noble ami de Louis Blanc. Interrogez donc vos souvenirs, réacteurs; nous sommes prêts à enregistrer dans nos fastes les crimes que vous y découvrirez. Ce seront nos actions d'éclat, nos titres les plus précieux. Fouillez la police du roi bourreau; cherchez dans les réquisitoires de ses pourvoyeurs. Nommez-nous parmi ses victimes ceux qui ont échappé au régime des prisons d'état, nos rangs leur sont ouverts.

Il y a si peu de temps que le peuple compte pour quelque chose dans notre France! Son histoire n'est pas faite. Renseignez-nous, que votre haine nous éclaire. Allez, les annales du peuple vaudront bien celles des rois.

Et d'ailleurs, que demandez-vous? voudriez-vous par hasard que les procureurs de la république se missent à venger les injures faites à Louis-Philippe? La justice du tyran a rendu Albert à la liberté; si l'Argus avait trouvé ombre de complicité morale, croyez-le, il n'aurait pas été épargné.

— L'Aube, organe des boutiquiers Troyens, donne aussi son petit coup-de-pied. Que répondre à ces ruades de baudets, dont la lâche cohorte défile aux applaudissements de la réaction?

« Il y a neuf ans, écrit ce journal, Barbès ensanglantait la capitale, et tuait à bout portant un malheureux lieutenant qui l'invitait à se retirer sans violence. Barbès fut traduit devant la Cour des pairs, condamné à mort et gracié par Louis-Philippe. Deux mois après, la garde nationale ayant à élire de nouveaux chefs, conférait à Barbès le titre de capitaine; le *National* en rit de tout son cœur, et trouva le tour excellent. Le pouvoir d'alors se contenta d'annuler l'élection, et n'exerça de poursuites contre personne. Il est vrai que, dans ce temps-là nous n'avions ni loi, ni charte, ni magistratures, ni chambres législatives. M. Taschereau a oublié ce joli trait dans sa *Revue Rétrospective*. »

— Allons, sieur Taschereau, ne l'oubliez pas dans votre prochain numéro.

Odieuses calomnies!

Tout s'est épuisé contre toi, généreux martyr! Ils voulaient faire mourir aussi Galilée, les réacteurs de son temps. Et pourtant la terre tourne et le droit est éternel. La Bastille fut longtemps debout, gardée par les soldats et les canons des rois. Mais la colère du peuple a soufflé, et la Bastille est tombée.

Dieu est juste et le peuple marche. Le donjon de Vincennes disparaîtra, et sur son emplacement, la société régénérée célébrera dans une fête vraiment fraternelle le règne enfin venu de la liberté; et comme sur les ruines de la Bastille, un poteau se dressera où les esclaves affranchis écriront : *ici l'on danse*.

Eglise catholique Française.

THIERS, ENFANT DE CHOEUR.

Tout le monde sait que l'Assemblée nationale est un sanctuaire et que monseigneur Buzès est bien décidément le souverain pontife de la nouvelle Eglise française. L'abbé Châtel, l'évêque-épiscier, en sèche de dépit.

Or le service de la jésuitière était au complet; le mince Corbon était grand-vicaire; monseigneur d'Orléans, prédicateur; on comptait sur Olympio (Victor Hugo), pour en faire un chantre; monsieur Sénart était le suisse, monsieur de Cermenin, le bedeau et monsieur Barrot le serpent de la paroisse. Lamennais était chanoine honoraire et cherchait une constitution dans son bréviaire; Montalembert était le directeur désigné du saint-office.

Tout allait donc pour le mieux dans la meilleure des églises possible; il ne manquait absolument rien au bonheur des dévots, rien qu'un enfant de chœur. Où le chercher? Trouver dans un représentant la petitesse, la bonne volonté et la voix réunies, c'était difficile. Buzès se gratta la tête, Corbon s'endormit trois fois sans rien trouver; les idées ne germent pas vite dans ces deux cerveaux-là. En vain Peupin voulut leur venir en aide, il ne découvrirait pas plus d'enfant de chœur que de moyens d'organiser le travail, sans déranger un peu ses bons amis du privilège. Ce fut Sénart qui les tira d'embarras : « Thiers ferait bien notre affaire, soupira-t-il, mais Thiers n'est pas à la Chambre. — Eh bien! qu'il se fasse catholique, et nous le nommerons député, » s'écria Montalembert.

Ce qui fut dit fut fait; le petit Voltairien affirma dans sa profession de foi, que le catholicisme seul pouvait sauver le monde; les jésuites votèrent pour lui, et Buzès n'attend plus que le moment de le proclamer enfant de chœur de son église. ORATE PRO NOBIS.

La République de la Liberté.

La Liberté prétend qu'il n'y a que deux républiques : celle des furieux et des imbéciles, et celle des honnêtes gens et des hommes capables.

C'est possible, mais nous voudrions bien savoir quels sont, pour elle, les furieux et les honnêtes gens.

Qu'elle veuille bien nous expliquer, si les coups de crosse de fusil, les soufflets et toutes les lâchetés du 15 mai et des jours suivants, sont plus honnêtes, que les fraternelles démonstrations du peuple après le 24 février.

Grande tristesse du citoyen Olympio.

Hosannah! Gloire au plus haut des cieux! — Le citoyen Olympio (lisez et prononcez Hugo, voir les *voix intérieures*), le citoyen Olympio est entré à l'Assemblée nationale.

— Il arrive — couronné de roses, en frac noir, sa lyre à la main, son front puissant resplendit de lumière; il chante :

— Les béquilles de l'ex-chambre des pairs, les grandeurs de la République blanche, les magnificences des Pentarques; — il dit : les merveilles de son élection, la gloire de la vieille gauche, le triomphe des eunuques, — et les Trônes, les Dominations, les Archanges répètent en chœur :

Hosannah! Gloire au plus haut des cieux! Le citoyen Olympio (lisez et prononcez Hugo) est entré à l'Assemblée nationale.

— Tout-à-coup — le poète a pâli. — Qui peut troubler la sérénité de son front? — Affreuse nouvelle! Le bruit se répand que — du fond d'un antre obscur — au milieu du bruit affreux que font cinq ou six machines noires — s'échappent par milliers, des feuilles couleur de sang et de feu : — la RÉPUBLIQUE ROUGE a paru! —

— Puissamment ému, le noble Olympio (lisez et pronon-

cez Hugo) se dirige vers la tribune d'un pas majestueux, et tient à peu près ce langage :

« Messieurs.... (interruption). Citoyens! (marques d'assentiment). »

Une nouvelle feuille vient de paraître : la RÉPUBLIQUE ROUGE.... (violents murmures, à l'ordre! non! si! — Si! non! — Écoutez!...) La RÉPUBLIQUE ROUGE.... (Nouvelle interruption.)

— Citoyens! Je l'avais prévu; c'était dans l'air!

Des bruits terribles circulent sur la rédaction de cette feuille sauvage : — Des hommes l'écrivent, bras nus, le pistolet sur la table — leur encrier est un crâne de réactionnaire, leurs tuyaux de pipe des tibias humains... (Mouvement d'horreur! Sensation prolongée.)

— Citoyens! je le jure! La patrie et la colonne Vendôme sont en danger.... (Émotion profonde.)

— En conséquence :

— Je propose le décret suivant :

Considérant : qu'il est bien et dûment avéré, que les républicains rouges ont organisé un vaste plan de conspiration pour surprendre la colonne Vendôme et la fondre en gros sous;

Considérant que ces misérables peuvent se porter aux extrémités les plus insensées;

Arrêtons ce qui suit :

Art. 1. Les crieurs de la RÉPUBLIQUE ROUGE se tiendront au moins à 1500 mètres de l'Assemblée nationale, et de la colonne Napoléon.

Art. 2. Il leur est défendu, sous aucun prétexte, de rôder la nuit autour de la place Vendôme.

Art. 3. La colonne Vendôme est mise sous la sauvegarde de la 2^{me} légion de la garde nationale. (Sensation.)

Art. 4. Au besoin, le citoyen Clément-Thomas sera placé près de la statue du grand homme, pour surveiller les mouvements du parti républicain rouge. (Longues marques d'approbation.)

Le citoyen Olympio (lisez et prononcez Hugo) descend de la tribune au milieu des félicitations de ses amis.

— *Hosannah!* Gloire au plus haut des cieux!

Le citoyen Olympio (lisez et prononcez Hugo) est entré à l'Assemblée nationale!...

Les Petites Doctrines humanitaires de nos Représentants.

LAMENNAIS.

« Voyez, dans les lieux où la religion a perdu son empire, où les classes inférieures, privées de ses enseignements, n'ont plus pour règle que l'intérêt, pour guide que l'instinct du vice : où les repaires de la débauche sont ses seuls temples, des chants obscènes, ses seules prières; où l'enfant, quelquefois dressé au crime, et toujours nourri dans la corruption, n'apprend que par le blasphème qu'il y a quelque chose qu'on nomme Dieu; où, parvenu au terme de sa hideuse carrière, l'homme ne trouve en lui-même ni une idée d'avenir, ni une espérance du ciel, ni un souvenir d'innocence; voyez toutes ces suites inévitables de l'extinction de la foi chez un peuple chrétien, et comprenez ce que ce serait qu'une vaste population ainsi dégradée, tantôt assoupie comme d'une lourde ivresse, tantôt agitée de mouvements terribles quand ces passions viendraient à fermenter. Un effroyable despotisme pourrait seul, un moment retracer quelque apparence d'ordre, au milieu de l'anarchie, qui, contenue et non pas domptée, ne tarderait pas à rompre ses digues avec une fureur irritée encore par cette contrainte passagère. »

(Religion et ordre politique et civil.
2^e v. p. 209-211.)

La moralité de ceci, prolétaires, c'est qu'il faut être bien sages, bien pieux, aimer Dieu, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle. Mais en ce monde? Mais le pain quotidien? — Préoccupations mesquines et matérielles! Votre corps souffre, gardez votre âme; vous avez faim, priez. Hantez les églises, approchez-vous des sacrements. Aimez votre prochain. — Votre prochain, vous savez? Le bourgeois, l'exploiteur. O sainte religion! ô humanité des prêtres! — Le citoyen Lamennais siège à l'Assemblée nationale de 1848.

Contre les actes déplorables qui, chaque jour, émanent de la forteresse de nos représentants, nous sommes heureux d'entendre s'élever quelques voix qui, noblement et courageusement, viennent en repousser la solidarité.

Les citoyens König, F. Gambon et James Demoury, ont compris l'implacable contre-sens de la loi sur les attroupements. Ils ont protesté malgré le rappel à l'ordre, et les paroles de M. le président n'ont pu rien enlever à l'énergique expression des gestes du citoyen Gambon.

En constatant ce fait, nous remplissons un devoir; car le peuple doit connaître les gens de cœur, qui voient dans la république autre chose qu'un changement de dynastie, autre chose qu'un mot servant de piédestal à quelques ambitieux.

L'un des rédacteurs Gérants, CÉSAR PERRUCHOT.

Imprimerie de J. DUPONT, rue des Boucheries-St-Germain, 38.